

Aux champs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223062>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il arrose la planche sans qu'on le lui ordonne. Il balaie si la bise jette, sur la piste, des feuilles mortes. Il soigne « son monde » ; c'est-à-dire il veille à ce que les joueurs roulent sur le velours. A pareil « gueyu » on ne marchande pas le salaire. Son après-midi doit lui rapporter quelques jolies piécettes. Qui sait si, à la maison, une mère veuve et besogneuse ne sera pas contente de ce que son fils aura ainsi gagné !

J'aime à silhouetter en pensée, certains types de joueurs qui firent, parfois, ma joie d'observateur un peu narquois. Vous connaissez le joueur grave, pondéré, mathématique, qui s'avance, sur la planche, à pas comptés, élève solennellement la boule à hauteur de son œil puis la « pose » d'un geste net pour la suivre d'un regard calme durant tout le cours du voyage. Pas de grimaces, pas de clowneries, pas de mouvements superflus, à peine un léger signe d'approbation si le résultat est satisfaisant ou un léger froncement de sourcils, si le succès n'est pas absolu.

Et voici le petit homme bruyant, causeur, gesticulant qui bavarde jusqu'à la dernière, court sur la planche, jette sa boule en exagérant le tour de main et reste dans la position cou tendu, main tendue, torse tordu, grotesque, hilare, jusqu'à ce que la boule ait atteint son but, puis dans une pirouette il reprend la station normale et rit en se frottant les mains. C'est le clown.

Cet autre est gros et gras ce qui ne l'empêche d'être, en même temps, un joueur redoutable. Il mène sa boule gentiment, à la bonne franquette, d'un geste robuste et lève la jambe droite quand il a « posé ». Mais ce n'est pas une gymnastique comme le clown ci-dessus, c'est une façon de ponctuer le mouvement. Peut-être cette ponctuation manque-t-elle de grâce, mais notre homme, à vrai dire, n'a nul souci de se montrer gracieux. Il joue pour jouer — pour gagner aussi — sans donner grande attention à la galerie.

Quant à ce grand sec qui annonce en posant la boule le nombre de quilles qu'elle abattra, c'est matamore. Il en a l'attitude burlesque et l'ampleur turbulante. La boule lancée, il se redresse, allonge le jarret, lève la tête et les mains sur les hanches semble défier, les neuf quilles, le « gueyu », la planche, la rigole, et tout « le fourbis ». Tel Don Quichotte de la Manche prêt à combattre les marionnettes. Au demeurant, le meilleur homme du monde et qui ne ferait pas de mal à une « canquoire ».

Voyez-les tous à l'œuvre.

Le clown critique :

— Bien posé... Ah ! un peu à droite... sept... C'est bon pour sept... pas un de plus... Ça y est. Un litre en quatre coups, voulez-vous.

Matamore accepte avec dignité. Le joueur mathématique réfléchit, calcule, pèse le pour et le contre, puis acquiesce gravement. Le gros et gras dit :

— Ça ne me fait rien, c'est comme on voudra.

— Alors, c'est dit ?

— C'est dit.

Et l'on commence :

De litre en litre, de quatre coups en quatre coups, les cerveaux s'échauffent et l'après-midi passe. Vers le soir, quand le jour commence à baisser et que les promeneurs, sur la grand'route, se font plus rares, le gros et gras annonce qu'il est temps de compter et de payer la dépense.

On a passablement bu : sept litres... Il est vrai que des amis ont aidé à vider les bouteilles sur le compte des joueurs. A ce moment, ils disparaissent. Sept litres de bon vieux. Le clown, pour son compte en doit quatre, le matamore en doit trois.

— Mes quatre contre tes cinq, offre le petit homme. En trois coups ? Ça marche ?

— Ce n'est pas tout à fait juste. Mettons trois contre trois. Tu payeras ton quatrième.

— Vas-y.

C'est la « débaste ».

Autour d'eux un petit groupe de spectateurs se forme. Sept litres à un franc cinquante, soit dix francs cinquante : l'enjeu vaut d'être disputé avec soin, et une telle partie ne manque pas d'intérêt. Le petit homme commence. Huit. Matamore fait sept. Le petit homme se frotte les mains et reprend la boule. Encore huit. Cette fois, il la piroquette deux fois au lieu d'une.

— Huit et huit seize... la meilleure chance... qu'on est à l'aise... à Saint-Blaise... crie-t-il en manière d'hymne triomphal.

L'autre, inquiet, considère la planche d'un œil courroucé et fronce les sourcils comme s'il allait en découdre.

— Attention, « gueyu ». Range-moi ça comme il faut, hein !

Puis, il joue et fait huit, à son tour.

Les spectateurs émettent des opinions, des pronostics. En Angleterre, ils parieraient, mais à Trènes sur Lutry, ce n'est pas la mode.

— Bons tous les deux, les gaillards...

— Le petit a seize... Il m'a l'air d'un tout dur.

— L'autre quinze.

— Manque pas de tête non plus.

— Dans tous les cas, ils se tiennent de près.

Le petit homme clownesque veut qu'on arrose la planche. Cela fait, il pointe, puis, ayant aperçu un petit gravier sur la piste, il appelle le « gueyu » pour l'enlever.

— Là, maintenant, à nous deux.

La boule roule, pivote gentiment sur elle-même et suit la planche sans dévier, lorsque, tout à coup, à un mètre des quilles, comme si elle obéissait à une attraction puissante, elle glisse sur le terrain, file à gauche et vient donner contre le talus, laissant debout les neuf belles quilles.

— Loc ! crie quelqu'un.

Furieux, le petit homme se retourne.

— Je le vois bien, nom de sort. Pas besoin de crier. J'ai pas les yeux bouchés, ou quoi ?

Personne ne répond. On respecte toujours le dépit d'un vaincu et le petit homme, à cette heure, est bien mal en point.

— Allons ! à vous ! dit-il à l'autre... Faites-en autant.

— Pas de risques ! Avec deux je suis dehors et...

(La boule va son train).

— En voici cinq.

Le vaincu fait la grimace, mais ça ne dure pas.

— Peuh ! on se rattrapera la prochaine. À la tienne...

Ils choquent les verres et les vident en bons camarades. Les autres rient. La galerie s'amuse et commente les péripéties rapides du match. La servante de l'auberge ramasse l'argent. Le gueyu vient quérir son salaire et boit un verre de vin, pas deux. Voici la nuit... Les quilleurs rentrent au logis voir si la femme a préparé le cââââf et les truffes frecachâies.

Le progrès. — Allons, bon, les médecins viennent encore de découvrir une nouvelle maladie.

— Et dire qu'il y a des gens qui nient les progrès de la médecine !

Au guichet du télégraphe. — L'étudiant. — Voici un télégramme pour mon honoré père : Réussi brillamment examen, envoie argent. — Combien cela coûte-t-il ?

L'employé. — 75, mais vous pouvez ajouter encore un mot pour ce prix.

L'étudiant. — Oh merci ! Ajoutez « beaucoup », alors.

QUAND LES DAMES SERONT ELECTEURS

Monsieur. — C'est dans huit jours que nous saurons si je suis enfin conseiller municipal.

Madame. — As-tu quelques chances ?

Monsieur. — Beaucoup ! Nous nous tenons, mon principal concurrent et moi, à très peu de voix. C'est pourquoi je ne saurais trop te recommander de ne pas perdre de temps afin de ne pas manquer l'heure du vote. As-tu ta carte d'électeur ?

Madame (la montrant). — La voici.

Monsieur. — D'ailleurs, je vous préviendrai, toi et la femme de chambre, et je vous accompagnerai jusqu'au bureau de vote.

Madame. — Le vote a lieu la semaine prochaine. J'ai juste le temps de me faire cette robe dont je t'ai parlé...

Monsieur. — Quelle robe ? Celle de deux cents francs ?

Madame. — Je n'ai rien à me mettre pour aller voter.

Monsieur. — Tu veux rire !!!

Madame. — Je ne pense pas aller voter avec la première robe venue. Ma couturière a inventé une robe de vote qui est une merveille.

Monsieur. — Deux cents francs !!! Mon amie,

il faut être raisonnable. Mon élection me coûte déjà fort cher... Tu voteras comme tu es.

Madame. — Pourquoi pas en peignoir ?

Monsieur. — Je te paierai cette robe quand je serai nommé.

Madame. — Ce sera trop tard.

Monsieur. — Ne parlons plus de cela, je t'en prie.

Madame. — Tu me refuses la robe ?

Monsieur (sèchement). — Absolument.

Madame. — C'est bien, je ne voterai pas.

Monsieur. — Tu ne voteras pas... quand c'est ton mari...

Madame. — Ou si je vote, je ne voterai pas pour toi.

Monsieur. — Hein !

Madame (froïdement). — Je voterai pour Jules. D'ailleurs, je ne partage pas tes opinions, tu le sais bien !

Monsieur. — Vous oserez voter pour Jules !

Madame. — Parfaitement.

Monsieur (exaspéré). — Madame... Mais je veux être calme... Voyons, ma chérie, je te paierai la robe... Après tout, 200 francs, ce n'est pas une affaire !

Madame. — Faut-il tout vous dire ? Je l'ai commandée... Elle sera finie après-demain.

Monsieur. — Enfin, ce qui est fait est fait. Mais tu ne voteras pas pour Jules ?

Madame. — Nigaud ! Est-ce que je n'aurais pas voté pour toi tout de même ?

Monsieur. — Deux cents francs !

Madame. — Et sans compter un ravissant petit chapeau... urne électorale... Tu verras.

Monsieur (atterré). — Un petit chapeau urne électorale.

Madame (sortant et faisant un gracieux sourire à son mari affalé sur un fauteuil). — Cinquante francs ; mais c'est un bijou. Tu verras comme je serai jolie. (Radiouse). Tu seras nommé, je t'en réponds.

Un gaffeur. — Une dame offrant du cognac à Berliureau :

— Vous savez, lui dit-elle, c'est de l'eau-de-vie qui date de ma naissance.

Et Berliureau :

— Sapristi !... Elle doit être vieille !

Aux champs. — Un jeune goumeux et sa mère se promènent à la campagne. Ils rencontrent un paysan conduisant une vache qu'il vient d'acheter.

— Quel âge a-t-elle, votre vache ? demande le jeune homme.

— Deux ans.

— A quoi voyez-vous ça ?

— Ça se voit aux cornes.

— Ah ! oui, c'est vrai. En effet, elle en a deux !

Parbleu. — L'avocat : — Détestable votre cause ! Le client : — Je le sais bien, pardine, et c'est bien pour ça que j'ai besoin d'un avocat pour tâcher de la gagner...



Pages d'autrefois

LE REVENANT DU CIMETIÈRE

Mon cher oncle Frédéric,

Il faut que je t'écrive par rapport à une aventure qui nous est arrivée hier et qui amusera, j'en suis sûr, la tante. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grülette. De sa vie elle n'a eu une aussi puissante frayeur.

C'était contre les dix heures du soir. On avait tout bien gouverné. Chacun était rentré. On était prêt à se réduire. Les petits dormaient. La nuit était plus noire que de l'encre. Le vent soufflait. On l'entendait piouler dans la grange et sur le soliveau. Les sapins faisaient grand bruit. On sentait venir l'orage, quoi ? ou, en tous cas, une grosse carre.

Seule, la mère était sortie pour aller chercher encore un seillon à la fontaine. Rentré dans la chambre, je curais ma pipe près de la fenêtre. Tout-à-coup, ne voilà-t'y pas la Julie qui re-